

La “science paysagère”

par Georges DEMOUCHEY *

La science paysagère commence avec les leçons de la perspective mise en œuvre à la Renaissance. Elle est liée à la peinture et à l'art des jardins.

Ainsi, en Angleterre, au XVIII^{ème} siècle, on peint des tableaux de paysage et ensuite on modèle la campagne pour qu'elle ressemble au tableau.

En France, les plantations le long des routes royales, les allées cavalières dans les forêts, les mails, les chemins d'accès des châteaux, les canaux font de la campagne un parc continu fort bien révélé par la carte de Cassini.

D'autres groupes que celui de l'aristocratie vont s'intéresser au paysage, et d'abord les militaires.

L'évolution du matériel et des règles et manières de se battre conduisent à attacher beaucoup d'importance aux sites de combat. Les progrès en matière de calculs, de mesures, d'optique vont permettre l'établissement d'une cartographie de qualité. Les militaires réfléchissent aux notions de crêtes, de défilement, de repères, de couvert, d'obstacle, de façon à savoir se mettre à l'abri, se déplacer sans se faire voir, attaquer par surprise. La carte d'état major au 1/80 000^{ème} est l'outil de ce nouvel art de se battre et c'est aussi un formidable outil d'analyse du paysage.

Dans la même période les géographes se penchent aussi sur le paysage.

Ils lui donneront une importance plus ou moins grande. Sur ce sujet il existe des travaux de référence : Marc Bloch, Gaston Raupnel, Roger Vion, Livet, Braudel sont des auteurs incontournables.

Globalement, vis-à-vis du paysage, nous observons une recherche d'objectivité qui parfois glisse vers le scientis-

me. L'apparition des sciences sociales complique aussi les schémas trop mécanistes.

La définition du mot “paysage” par un certain nombre de géographes montre l'évolution de la pensée en la matière.

Pour Vidal de la Blache, le paysage c'est la physionomie de l'espace terrestre, le mariage de la nature et de l'Histoire. Fremont considère qu'il s'agit d'un assemblage de signes sociaux.

G. Bertrand voit dans le “paysage” la manière dont l'homme a anthropisé la terre ; il est le reflet d'un ordre humain.

O. Dolfuss considère que le “paysage” est l'aspect visible, directement perceptible de l'espace.

J.F. Richard, biogéographe comprend le “paysage” comme la traduction concrète et spatiale d'un écosystème.

Pour Pinchemel, c'est une méthode d'intelligibilité du réel. Les éléments du paysage sont les signes dotés de signifiant visible et exprimant un signifié invisible.

P. Georges considère que la géographie devient l'archiviste du patrimoine et J. Maréchal pense que la réalité visible du paysage n'est que la partie émergée de l'iceberg.

Pour la nouvelle géographie, le paysage est l'écume des signifiés.

Au-delà de cette diversité de définitions, la démarche géographique est en partie frustrante car disséquer et analyser “scientifiquement” ou “objectivement” ne permet pas de prendre en compte totalement ce “paysage” ; L'espace sensible est oublié.

Y. Luginbuhl s'en rend compte et, dans sa méthode d'analyse du paysage, complète la démarche géographique par l'interrogation de l'Histoire, des lieux dits, des légendes.

Le “vécu” des habitants est pris en considération.

La difficulté vient alors de l'organisation et de la pondération des données disparates ainsi récoltées pour mettre en évidence des “Unités de paysage”.

D'autres méthodes d'analyse ont été développées, mais toutes butent sur le même problème : ce que l'on gagne en objectivité est perdu dans la connaissance du sensible, et réciproquement. Nous sommes dans un système de relativité que décrit Augustin Berque dans son livre “Médiance”.

On peut analyser à l'infini le paysage sans pour autant avoir des outils opérationnels. Les géographes sont en difficulté devant la nouvelle “P.A.C.” car ils ne peuvent prévoir la logique économique-culturelle qui va prévaloir dans le monde rural futur.

Tout autre est la situation si l'analyse du paysage est faite par rapport à une problématique d'aménagement.

Augustin Berque utilise la métaphore de l'enfant qui grimpe.

Un enfant grimpe dans un arbre ou une falaise. La branche ou la petite saillie du rocher vont devenir des prises. Elles existent préalablement et après l'acte de grimper mais elles deviennent prises par rapport à la problématique de grimper. Elles deviennent remarquables, utilisables.

Cette métaphore me semble être, à l'heure actuelle, la plus prometteuse par rapport à l'évolution du paysage. Il faut aménager par rapport à une problématique clairement exprimée et produire des aménagements ayant du sens en intégrant et non en séparant analyse objective et démarche sensible, le monde objectivable et le monde sensible étant indissociablement liés dans le milieu.

G.D.

* Fédération française du paysage et E.P.A.R.E.B. BP158 - 13471 Vitrolles cedex